

Bulletin de liaison février 2023

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial de Marc Bélit

C'est le destin des anciens de s'en aller. Chacun sait cela. N'empêche, il est toujours trop tôt et la perte se mesure au vide laissé par l'absent. Deux des nôtres issus de la terre béarnaise, aux parcours et tempéraments bien différents illustraient à leur façon singulière le fait d'appartenir à un lieu et de s'en être montré dignes. Tous deux en fin de compte choisissant de reposer à l'aplomb de leur clocher.

La terre remuée où s'enfouissent les corps même sous la pierre des tombeaux finit par égaliser les différences, les préférences et les circonstances. Ce qui reste du passage des mortels sur terre ce sont les écrits, les images parfois et le souvenir qu'en conservent ceux qui restent. Ceux-là ne feront pas exception et il n'est que justice que leur éloge bref et senti sous la forme d'une chronique d'enterrement soit écrit ici, avant de donner lieu à un hommage public plus tard au sein de l'Académie. L'Abbé Jean Casanave qui officia en ces circonstances aura eu une fois encore tout le loisir de méditer sur ce maître qui se confond parfois avec la figure d'un Dieu : le temps. Faut-il lire dans les lignes qu'il nous propose un écho de cette méditation sur « le temps opportun » ? Sans doute.

Mais le réel est là, la dure réalité à étreindre come dit le poète, et nos confrères Thierry Moulouguet comme Philippe Arraou nous appellent à une

SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 3 Un palois, nouveau membre de l'Institut,
Jean Marziou
- 10 Bonne année ...
vraiment ?
Philippe Arraou
- 12 Le cap ! Oui, mais
quel cap ?
Thierry Moulouguet
- 14 Un Palais qui n'efface pas
l'autre, Marc Ollivier
- 17 Critique du livre "Tableaux
Pluriels" de Laurent Fabius,
Marc Bélit
- 20 Télé-canapé,
Marie-Luce Cazamayou
- 22 A un moment donné,
Jean Cazenave
- 23 Nécrologie

réflexion sur un immédiat non moins sujet à méditer : la vie, le travail et l'économie.

De l'économie à la politique il n'y a qu'un pas qu'on franchit en général en parlant de jardin secret. Celui de l'ancien Premier ministre Laurent Fabius vaut la peine d'être examiné tant il est cultivé avec soin. On s'en convaincra en lisant ses réflexions sur la forme triptyque en peinture, sujet de son dernier livre.

Mais il faut admirer aussi la sagacité de notre confrère Jean Marziou, aux réflexes d'homme de média toujours en éveil, qui n'a pas manqué d'observer que l'un des chercheurs les plus brillants de l'Université de Pau venait d'être élu à l'Académie des Sciences. Occasion pour notre confrère de faire un petit tour des gloires béarnaises qui connurent les honneurs de l'Institut.

Heureusement qu'il nous reste Marie-Luce Cazamayou pour nous rappeler ces temps où la télévision en noir et blanc était cette première et indispensable fenêtre sur le monde que nous n'allions pas tarder à parcourir.

C'est aussi le vœu que je forme en vous invitant à parcourir ces textes si variés qui reflètent si bien les préoccupations et les tâches auxquelles se sont attelés nos Académiciens en cette nouvelle année que l'on se souhaitera encore belle et bonne en dépit du moment, du climat et des circonstances.

Marc Bélit

Un palois, nouveau membre de l'Institut Qui étaient ces académiciens de France et du Béarn ?

Jean Marziou

L'information est de taille et pourtant elle est presque passée inaperçue : l'universitaire et chercheur palois Olivier Donard vient d'être élu à la prestigieuse Académie des sciences. Avant lui, sept Béarnais de souche et de cœur ont été académiciens nationaux, honorant ainsi notre Académie de Béarn dont ils étaient membres.

Le port de l'habit d'académicien en drap foncé, brodé de rameaux d'olivier vert et or ne les a jamais éloignés de leur cher Béarn. Parions qu'il en sera de même pour le désormais membre de l'Institut et académicien des sciences Olivier Donard. Chimiste de très haut vol, il est professeur et directeur de recherches émérite à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour depuis 1995.

Après des études de chimie analytique et environnementale à l'Université de Bordeaux, Olivier Donard, 68 ans, effectue un post-doctorat aux États-Unis avant de revenir comme chargé de recherche CNRS à l'Université de Bordeaux en 1985. À la demande du CNRS, il crée à Pau en 1995 le Laboratoire de Chimie Bio-inorganique et Environnement qui deviendra l'Institut des sciences analytiques et de physico-chimie pour l'environnement et les matériaux (IPREM). Ce centre est considéré comme le plus grand pôle de spectrométrie de masse (spéciation et isotopie) d'Europe. Comptant plus de 300 publications scientifiques à son actif, le nouvel académicien entrera, à Paris, sous la coupole de l'Institut de France en juin prochain.

Le nouveau membre de l'Institut, Olivier Donard, reprend le flambeau académique qu'ont porté plusieurs Béarnais membres de l'Institut de France depuis un siècle, honorant ainsi l'Académie de Béarn de leur brio intellectuel autant que leur humanisme et leur simplicité.

Dès sa création en 1924, l'Académie de Béarn peut s'enorgueillir de compter parmi ses membres fondateurs des personnalités telles que Charles Moureau, originaire de Mourenx, chimiste internationalement reconnu, membre de l'Académie des sciences déjà, Léon Bérard, né à Sauveterre de Béarn, député, sénateur, plusieurs fois ministre, membre de l'Académie française, Jacques Doléris, natif de Lembeye, chercheur et professeur de médecine, président de l'Académie nationale de médecine, le père Henri Brémond, ecclésiastique, historien et critique littéraire français, également membre de l'Académie française, ou encore Henri Meunier, médecin palois, membre correspondant de l'Académie de médecine. Rien de moins que cinq académiciens nationaux sur les vingt membres fondateurs !

Il faut attendre cinquante ans pour que deux membres de l'Institut viennent rejoindre les rangs de l'Académie de Béarn. En 1968, le brillant chimiste et valeureux résistant Henri Moureau qui, comme son père, est élu à l'Académie des sciences. Et en 1986, le romancier et essayiste Jean-Louis Curtis, né à Orthez, rejoint les fauteuils de l'Académie française.

À la veille du centenaire de notre académie, prenons quelques instants pour nous remémorer ou découvrir les parcours impressionnants d'intelligence, de talent, d'engagement et de courage des sept académiciens nationaux qui furent des nôtres ...

Charles Moureu : le grand savant oublié

Charles Moureu devrait être un des Béarnais les plus célèbres. Et pourtant, ce savant à la renommée internationale est trop souvent oublié. Par sa vie entière consacrée à la science, et ses travaux, couronnés par des découvertes de portée majeure, comme celle du phénomène d'auto oxydation et des antioxygènes, Charles Moureu est un des grands savants français du XX^e siècle, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, professeur au Collège de France.



Né à Mourenx en 1863, au sein d'une famille d'agriculteurs béarnais, Charles Moureu montre dès l'école primaire du village de brillantes dispositions pour les études. À la Sorbonne, le jeune étudiant révèle tous ses dons et, très vite, soulève l'enthousiasme de ses maîtres. En 1893, il soutient, dans l'université parisienne sa thèse de doctorat ès sciences physiques, qui lui vaut une solide renommée, et l'année suivante sa thèse de doctorat en pharmacie.

La passion de la recherche chevillée au corps, Charles Moureu se consacre avec énergie et détermination à sa vocation de chercheur. Les résultats apparaissent vite à la mesure des espérances. Les premières recherches de Charles Moureu portent sur la chimie organique. Mais ne se limitant pas à ce domaine. Il poursuit des études sur les sources thermales, sur leur radioactivité, et, surtout, sur les gaz rares qui y sont contenus. Il étudie aussi l'hélium des grisous, et la radioactivité des houilles.

Charles Moureu est élu à l'Académie nationale de Médecine en 1907 et devint membre de l'Institut en entrant à l'Académie des Sciences en 1911 avant d'occuper à partir de 1917, la chaire de professeur de chimie organique au Collège de France.

En 1915, lorsque commence l'attaque des gaz, il joue dans ce domaine un rôle marquant. Charles Moureu entreprend une série de recherches qui permettent la préparation et l'utilisation de produits agressifs. Il résume d'ailleurs l'ensemble de l'œuvre entreprise en France dans ce domaine défensif en publiant en 1920 *La chimie et la guerre, Science et avenir*, omettant toutefois de préciser que la nature guerrière de ses travaux lui vaut très certainement de ne pas recevoir le prix Nobel qu'on avait auparavant pensé lui attribuer. Prolifique écrivain scientifique, Charles Moureu connaît une notoriété universitaire internationale.

Travailleur infatigable, Charles Moureu dont la santé est altérée par l'inhalation régulière de gaz au cours de ses travaux, se repose à Biarritz lorsqu'il décède brusquement le 13 juin 1929, âgé de 66 ans. Il repose au cimetière au cimetière Sainte-Marie d'Oloron Sainte-Marie dans le caveau familial.

Charles Moureu est un membre fondateur de l'Académie de Béarn, tant il est resté attaché à sa province natale.

Léon Bérard : l'homme politique d'abord, l'académicien ensuite



Léon Bérard est de ces personnalités hors du commun, aux multiples facettes dont il est toujours hasardeux de dresser le portrait tant les chemins empruntés sont parfois sinueux. Natif de Sauveterre de Béarn, fils de parents aisés, Léon Bérard, après des études à Pau, s'installe à Paris pour y préparer son doctorat en droit. Avocat, Raymond Poincaré le choisit en 1901 comme son secrétaire particulier, poste qu'il occupe jusqu'en 1910. Dans le sillage du futur président du Conseil, il entame une carrière politique.

Élu maire de sa ville natale en 1904, puis conseiller général du canton de Sauveterre-de-Béarn, il succède à Louis Barthou en 1934 à la présidence du Conseil général. Léon Bérard est également député d'Orthez et sénateur des Basses-Pyrénées jusqu'en 1940. Parallèlement il est nommé ministre des Beaux-Arts, de l'Instruction publique, et de la Justice à deux reprises.

Le 10 juillet 1940, à Vichy, il vote les pouvoirs constituants au Maréchal Pétain. En octobre de la même année, celui-ci le nomme ambassadeur de l'Etat Français près le Saint-Siège ; Il occupe ce poste jusqu'en août 1944. En mai 1945, il reçoit l'autorisation de rester à Rome en qualité d'hôte, mais il est frappé d'inéligibilité parlementaire.

Rentré en France en 1946, retiré de la vie politique, il se consacre à l'Académie française où il avait été élu en 1934, après un échec au fauteuil d'Anatole France. Orateur hors pair, il laissés de grands morceaux d'éloquence.

Sur la fin de sa vie, il fait de fréquents séjours dans sa ville natale et dans ce Béarn auquel il est resté fidèle. Membre fondateur de l'Académie de Béarn en 1924, Léon Bérard en devint président en 1930, succédant ainsi à Pierre Lasserre. Il conserve cette fonction durant 30 ans, jusqu'à sa mort le 24 février 1960.

Henri Brémond : l'abbé académicien séduit par le Béarn



Rien ne prédestinait Henri Brémond, fils d'un notaire d'Aix-en-Provence, à apprécier le Béarn au point d'en faire sa terre d'adoption. Ordonné prêtre en 1892, son tempérament non conformiste le pousse cependant à quitter l'ordre des Jésuites en 1904, afin de se consacrer pleinement à ses travaux critiques et littéraires.

C'est à cette époque qu'il s'installe aux pieds des Pyrénées. Comment était-il venu en Béarn ? Maurice Barrès qui avait pour Pau un goût dont témoignent quelques-unes de ses plus belles pages, n'y était peut-être pas étranger, raconte Jean Lebrau dans une édition de *La Revue des Deux Mondes*, en observant que Barrès avait pu l'attirer à Pau comme il l'attirerait plus tard à l'Académie française.

Logé à Pau, le père Bremond se lie de sympathie avec Francis Jammes et Léopold Bauby, le conservateur du Musée. Il connaît aussi Marcel Achard qu'on rencontrait alors sur le boulevard, un cache-nez frileusement enroulé autour de son cou, et portant déjà ses rondes lunettes.

Depuis Pau, il est le collaborateur régulier des *Annales de philosophie chrétienne*, du *Correspondant*, de la *Revue des deux mondes* et de la *Revue de Paris*, et s'impose rapidement comme l'un des esprits les plus fins et les plus érudits de sa génération. Vers 1909, il décide de se consacrer à un grand projet auquel il consacre l'essentiel de ses forces : la rédaction de son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis les guerres de religion jusqu'à nos jours*.

Par la qualité de son œuvre, l'abbé Bremond contribue à donner à la critique française du début du siècle ses lettres de noblesse, ce que l'Académie française reconnaît, en l'élisant le 19 avril 1923. L'année suivante, il est l'un des vingt fondateurs de l'Académie de Béarn.

Pour fuir le soleil des étés palois pénibles à son tempérament congestif, il s'installe à Arthez d'Asson en 1913, au pays de sa gouvernante. C'est là qu'il s'éteint le 17 août 1933.

Jacques Doléris : l'accoucheur des princesses et passionnés des vins du Vic Bilh



Brillant esprit, homme engagé, ambassadeur de son Béarn natal et du Vic-Bilh en particulier, le Dr Jacques Amédée Doléris est l'exemple parfait de ces personnalités qui marquent leur temps.

Né à Lembeye dans une vieille famille lembeygeoise en 1852, ce médecin réputé devient chirurgien-gynécologue après avoir découvert l'agent infectieux de la fièvre puerpérale. Jacques Amédée Doléris est l'accoucheur des princesses et des souveraines de toute

l'Europe, et notamment de la dernière tsarine de Russie qui le récompense en lui offrant un magnifique attelage avec poneys.

Élu à l'Académie de médecine en 1904, il en devient le président en 1924 et s'intéresse alors plus particulièrement à la protection des femmes et des enfants dans les usines, la protection médicale et sociale des femmes enceintes et l'éducation sexuelle.

Viscéralement attaché à sa région natale, le Dr Jacques Doléris est aussi une personnalité engagée. Élu maire de Lembeye en 1911, poste qu'il occupe pendant 25 ans, il est également conseiller général du canton de Lembeye pendant 28 ans et député des Basses-Pyrénées de 1921 à 1924.

Tous ces mandats n'empêchent pas le Dr Jacques Doléris de consacrer du temps à son autre passion : le travail de la terre et en particulier de la vigne. Président de la Chambre d'agriculture départementale à sa création, le Dr Doléris trouve le temps d'écrire un traité sur l'histoire et la commercialisation du vin de Madiran. Il est d'ailleurs le principal et le plus qualifié des organisateurs de la délimitation des crus dans le Béarn, en particulier le Jurançon et le Pacherenc. C'est au pied de la côte de Lembeye, que le Dr Doléris produit un vin pétillant (méthode champenoise), le Royal Béarn, vendu alors dans le monde entier. Aujourd'hui encore, ses articles sur la vigne et le vin du Sud-Ouest font référence.

Membre fondateur de l'Académie de Béarn, il décède en 1938 à Pau, à l'âge de 86 ans.

Henri Meunier : pionnier de la santé publique à l'Académie de médecine

Fils de Dr Valéry Meunier, dont la valeur médicale est reconnue à Pau, Henri Meunier, né en 1865, entame à son tour des études de médecine. Interne des hôpitaux de Paris en 1892, il soutient sa thèse en 1896, puis rentre à Pau pour y poursuivre sa carrière médicale. Il participe d'abord à la création d'un laboratoire de bactériologie, tout en travaillant à l'hôpital de Pau. Il se consacre au développement et à la surveillance de l'hygiène et joue un rôle de premier plan pour le maintien de la santé publique dans sa région.

Henri Meunier fait une série de travaux cliniques, anatomo-pathologiques et bactériologiques sur les affections des voies respiratoires, notamment lors de l'épidémie de grippe de 1918. Ses travaux sont remarqués au point qu'il est élu en 1923 correspondant national de l'Académie de médecine pour la division de médecine.

L'année suivante, Henri Meunier fait partie de l'équipe des personnalités béarnaises qui fondent l'Académie de Béarn. Il décède à Pau en 1943.

Henri Moureu : chimiste de haut vol et résistant valeureux



Profondément attaché à ses racines béarnaises, Henri Moureu ne se pas contente d'être le fils de... Comme son père Charles Moureu, il est tout à la fois un scientifique de haut vol, spécialiste réputé de la chimie du phosphore, un organisateur, un dirigeant d'organismes publics et un citoyen engagé et courageux.

Né en 1889. Il entre brillamment à l'Ecole supérieure de physique et chimie de Paris, puis au Collège de France. Docteur ès sciences, il est un proche collaborateur de Frédéric Joliot-Curie, prix Nobel de chimie en 1935. Au printemps 1940, Henri Moureu est chargé de déménager de France en Angleterre, à la barbe des Allemands, un stock d'eau lourde. Le succès de cette entreprise permet alors aux pays anglo-saxons de poursuivre les expériences qui ont débouché sur la fabrication de la première bombe atomique. Dans la France occupée, Henri Moureu s'engage résolument dans la résistance. Vers la fin de la guerre, il coordonne les actions de déminage des principaux bâtiments et installations de Paris et participe activement au repérage des points de lancement des fusées V 2 avant de conduire de nombreuses missions en Allemagne. Grâce aux connaissances acquises par ses recherches du le V2, Henri Moureu s'impose au lendemain de la guerre comme un des principaux spécialistes français en matière de fusées.

Nommé directeur du Laboratoire municipal de Paris, Henri Moureu, tout en continuant à publier des travaux de chimie, prête une particulière attention aux

problèmes posés par la pollution de l'atmosphère des villes et par la protection civile, devenant un expert reconnu de la lutte anti-pollution.

En juin 1961, Henri Moureu est élu membre de l'Académie des sciences. En 1968, Henri Moureu est invité à siéger à l'Académie de Béarn. C'est à Pau, où il aime passer ses vacances, qu'il s'éteint le 14 juillet 1978.

Jean-Louis Curtis : l'écrivain brillant



Romancier et essayiste quelque peu oublié aujourd'hui de la mémoire collective, l'académicien Jean-Louis Curtis est pourtant très présent dans le monde des lettres de la seconde moitié du XXe siècle.

Fils d'un fabricant de meubles, Jean-Louis Curtis - Albert Laffitte à l'état civil -, né à Orthez en 1917, manifeste dès le plus jeune âge son goût prononcé pour la littérature. Après ses études secondaires au collège catholique d'Orthez, il poursuit ses études supérieures à la faculté de lettres de Bordeaux, à la Sorbonne et en Angleterre.

Mobilisé en août 1939 Jean-Louis Curtis est élève-pilote au Maroc. Démobilisé en septembre 1940, il rentre en France et enseigne au lycée de Bayonne avant d'être reçu à l'agrégation d'anglais. En août 1944, Jean-Louis Curtis s'engage dans le corps franc Pomiès et participe aux campagnes des Vosges, d'Alsace et du Rhin.

Redevenu professeur de lettres, il signe en 1946, un premier roman, déjà remarqué, *Les Jeunes Hommes*. L'année suivante, il obtient le prix Goncourt pour *Les Forêts de la nuit* devant Maurice Druon. En 1955, Jean-Louis Curtis quitte l'enseignement pour se consacrer à son travail d'écrivain, publiant notamment *Les Justes Causes* (1934), *L'Échelle de soie* (1955), *Un Saint au néon* (1956). Jean-Louis Curtis partage son temps entre Paris, le Béarn et quelques pays méditerranéens. Le romancier est aussi un brillant essayiste : *Haute École* (1950), *A la recherche du temps posthume* (1957).

Spécialiste de Shakespeare, l'agrégé d'anglais adapte les grands noms de la littérature anglaise pour la scène et pour l'écran. Grand prix de littérature de l'Académie française en 1972, Jean-Louis Curtis est élu à l'Académie française en 1986. Le jour de sa réception sous la coupole, il arbore l'épée que lui ont offerte les Orthéziens. Et sur le pommeau de cette épée se dessine ce qu'il a toujours été : « un tigre brillant dans les forêts de la nuit ». Jean-Louis Curtis rejoint l'Académie de Béarn en 1987 et décède à Paris en 1995.

Bonne année... Vraiment ?

Philippe Arraou

Chaque début d'année, nous nous souhaitons le meilleur, parfois en sachant que ce sera difficile, sur le mode d'un chant d'encouragement devant des combattants qui partent au front. Telle est l'ambiance générale en ce début d'année 2023, face à une économie ternie et affaiblie par trois chocs de dimension planétaire. Le choc géopolitique initié par le conflit en Ukraine prend des proportions inquiétantes, bien au-delà des nations en cause. La détermination de l'Europe et des Etats-Unis face à l'agression russe a certes vitalisé l'alliance atlantique, mais d'un autre côté a creusé le fossé entre l'Occident et le reste du monde. La Chine prend de plus en plus ses distances avec les valeurs de l'ordre occidental qui se voudraient universelles. La construction de l'économie mondialisée connaît ainsi une pause après avoir été le fil conducteur de toutes les croissances. Ses fondements sont devenus objets de critiques et même de remises en cause, et son avenir semble dorénavant menacé. Ensuite, c'est le choc énergétique qui a pris le pas sur tous les autres sujets de société. Le conflit russo-ukrainien a révélé les limites et les failles du système mondial, avec des dépendances qu'il a fallu palier au prix de gros efforts dans les budgets des finances publiques. Entre flambée des prix de l'énergie, et urgence de mesures pour lutter contre les dérèglements climatiques, les gouvernements de tout pays sont contraints à des arbitrages très délicats. L'enjeu est un approvisionnement en énergie à un prix abordable mais écologiquement soutenable, deux axiomes difficilement compatibles. Enfin le choc économique n'est pas le moindre, du fait de la déstabilisation des marchés. Si le sujet des augmentations faramineuses des prix ne concernait à l'origine que les fournitures d'énergie et les matières premières, aujourd'hui ce sont absolument tous les produits et les services qui voient leurs s'emballer. L'inflation galopante affecte fortement le pouvoir d'achat des particuliers comme des entreprises, ce qui ne peut qu'amener une réduction de la dépense d'investissement, et par conséquent une récession économique. Les relèvements des taux des banques centrales témoignent de l'inquiétude et de l'ampleur des dégâts.

Quelle sera l'issue de ces différents chocs ? Monsieur de la Palice aurait dit que cela dépendra de leur évolution et de leurs impacts les uns sur les autres. Mais il semble déjà évident que 2023 sera une année de décroissance. Les efforts des gouvernements pour protéger les consommateurs au moyen de fonds publics ont forcément leurs limites. Pouvons-nous compter sur l'inflation pour préserver nos économies ? Ses éventuelles vertus n'éliminent pas ses dangers intrinsèques. Stefan Zweig en avait fait une analyse impitoyable en 1942 : *« rien n'a rendu le peuple allemand aussi amer, aussi haineux, aussi mûr pour Hitler que l'inflation »*. Heureusement, nous n'en sommes pas au niveau d'hyperinflation des années 30 en Allemagne, et nous n'y arriverons probablement jamais plus, tant la leçon a été

comprise. Mais il n'empêche que le phénomène inquiète car nous n'en sommes vraisemblablement qu'au début de cette période inflationniste, et le risque d'impact sur la stabilité sociétale est réel.

Nous commençons à prendre conscience que 2022 fut une belle année de reprise économique post Covid, avec des carnets de commandes remplis en raison d'une grosse demande de consommation, dans tous les domaines, faisant suite à deux années de privations et de frustrations. Un indicateur significatif de la croissance de ces derniers mois est le manque de bras de l'économie occidentale. Rares sont les secteurs d'activité qui ne connaissent pas une pénurie de main d'œuvre, et les entreprises qui ne cherchent pas à embaucher. Un autre point positif de cette année écoulée est l'espoir suscité par l'accélération de la transition vers les énergies renouvelables (éolien et solaire) le nucléaire et l'hydrogène. Nul doute que les échéances électorales ont eu leur impact en matière environnementale sur les politiques publiques, mais aussi privées. Las, le conflit en Ukraine est venu stopper net l'embellie générale, et la répercussion sur les approvisionnements en énergie et matières premières s'est fait très durement ressentir sur les prix, que ce soit pour les entreprises comme pour les particuliers. Les dépenses d'investissement des uns et des autres ne sont plus une priorité. De plus si les trésoreries ont été florissantes pendant les années Covid, elles sont maintenant confrontées à des échéances à honorer, notamment pour rembourser les Prêts Garantis par l'Etat. Ces aides qui ont aidé les entreprises à se maintenir en vie pendant le confinement doivent maintenant être rendues, ce qui ne pourra se faire qu'à la condition qu'elles dégagent des marges bénéficiaires. Or, ce n'est pas le cas, ou mieux dit, ce n'est plus le cas. La tendance actuelle d'ouverture de procédures collectives auprès des tribunaux de commerce révèle des difficultés des entreprises, ce qui ne se voyait plus depuis le début de la crise sanitaire.

Le Covid a marqué la fin d'une période de stabilité et de prévisibilité relatives sur les plans géopolitique et économique. Si le temps a suspendu son vol pendant quasiment deux années, nous voilà entrés dans une ère nouvelle. Le monde d'aujourd'hui est devenu instable, secoué par les vicissitudes de la rivalité entre les grandes puissances, les répercussions de la pandémie, les bouleversements économiques, les épisodes météorologiques extrêmes et la rapidité des changements sociaux et technologiques. L'imprévisibilité est la nouvelle normalité, sans pouvoir y échapper. Rappelons-nous la devise de la Silicon Valley au début de ce siècle : VUCA, pour Volatile, Incertain, Complexe et Ambigu. Cette vision est certainement réaliste pour décrire le monde d'aujourd'hui, mais elle n'offre pas de perspectives rassurantes. N'oublions pas cependant que ce contexte n'a pas empêché quelques start-ups issues de cette région de connaître des succès commerciaux, financiers et capitalistiques sans précédents à l'échelle planétaire. Comme dans toute crise, il y a ceux qui la subissent et ceux qui en profitent. Ainsi va le monde depuis son origine. Bonne année 2023 !

Le cap ! Oui, mais quel cap ?

Thierry Moulonguet

Dans un entretien au Figaro (le 23 Janvier), Christophe Guilly (dernier ouvrage paru : Les dépossédés chez Flammarion. 2022) commente ainsi le projet de réforme des retraites ». Cette Nième réforme illustre bien la volonté d'être en marche mais en marche vers nulle part ». La question du sens est au cœur de l'action politique, comme on pouvait entendre André Malraux le rappeler dans l'extrait d'un interview repris en conclusion du documentaire que lui a récemment consacré ARTE (Malraux, l'épreuve du pouvoir) ; et la perte de sens est vraisemblablement l'un des facteurs clé du malaise des démocraties en ce début du 21ème siècle.

En l'occurrence, la première réponse que l'on peut apporter à l'interpellation de Christophe Guilly serait de s'en tenir à la justification centrale du projet de réforme des retraites : l'équilibre des comptes. Il est difficilement contestable de constater que la progression régulière du nombre de retraités pour chaque actif met par construction en grande difficulté un régime de retraite basé sur le principe de la répartition.

La deuxième réponse qui touche plus directement au fonctionnement de la société et à la vie de tous serait la thématique de la revalorisation du travail, sous-jacente au projet de la réforme des retraites. Il est assez clair que l'on voit mal comment la France, bardée de ses déficits, pourrait continuer à s'écarter du chemin suivi par tous ses partenaires européens qui ont étape par étape augmenté la durée du travail sur la vie. Il serait très réducteur de considérer que l'enjeu n'est que financier. L'Histoire a montré combien le travail était structurant pour les sociétés et dans les vies. Mais revaloriser le travail ne peut rester un simple concept et servir de slogan, notamment dans une époque où tout un courant de pensée met en avant au contraire la valorisation du temps libre, comme nouvelle frontière de l'existence. Daniel Süsskind vient de l'expliquer dans son dernier livre « Un monde sans travail » publié chez Flammarion . Pour l'illustrer il convient de déclinier la signification de la revalorisation du travail et sa portée en terme de meilleure rémunération du travail, de partage de la valeur créée, d'équité entre les parcours des hommes et des femmes, de meilleures conditions de travail au sens large. Ce sont des enjeux qui concernent naturellement l'État avec la détermination des règles qui encadrent l'environnement du travail, mais aussi en tant que premier employeur du pays, et les entreprises qui ont , dans le cadre du dialogue social, une marge de manoeuvre importante sur l'évolution des conditions de travail . On peut regretter que ce débat n'ait pas été véritablement ouvert à l'occasion de l'examen du projet de réforme des retraites.

Au-delà de ces considérations, ne faut-il pas voir dans la revalorisation du travail moins une fin en soi qu'un moyen dont on peut attendre une amélioration de la qualité de vie ? Elle ne serait qu'une étape dans la recherche du sens, telle que par

exemple Virginia Woolf l'évoque dans son livre *Les Années* : » A quoi pensez-vous Eleonora ? demanda Nicolas. Au monde nouveau...croyez-vous que nous allons nous améliorer ? Comment pouvons- nous nous perfectionner, vivre plus, vivre plus naturellement, mieux ? Nicolas se rapprocha d'Eleonora : l'âme reprit-il, l'âme , l'être entier . Elle veut s'amplifier, s'aventurer pour former de nouvelles combinaisons . Tandis que maintenant nous vivons, vissés en un petit nœud bien serré ; chacun dans sa petite case ; chacun avec sa foi ou ses livres saints, chacun avec son feu. « C'est à cette aspiration éternelle qu'une réponse doit être apportée, sous forme d'un cap qui peut rassembler .

Deux directions pourraient aider à lui donner forme : faire progresser l'équité dans la société ; consolider la communauté nationale . Il s'agit dans ces deux domaines de donner des repères rassurant sur la capacité d'avancer : l'enjeu éducatif , l'accès à la culture, la réduction des inégalités, la qualité de fonctionnement des services publics sont quelques-unes des briques à assembler . L'intérêt de cette approche est qu'elle se décline en premier lieu au plan national , mais qu'elle peut également l'être au plan local . Prenons par exemple le cas du Pays Basque français et peut être encore plus espagnol : le sens de la communauté y est très fort avec la structure familiale très présente, une identité culturelle maintenue, une vie communale et associative intense, une langue vivante coexistant avec la langue nationale ; une tradition vivace d'équité se manifestant notamment par le développement du mouvement coopératif . Au total, dans des périodes de grande transformation, la capacité de cette région (et il y bien d'autres exemples en Europe) à maintenir le cap de la communauté et de l'équité aura été un atout déterminant .

Un Palais qui n'efface pas l'autre

Marc Ollivier

(communication faisant suite à la conversation conduite par Olivier Fareng lors de son évocation de l'œuvre d'Henri Faisans parue au dernier Bulletin de janvier).

Du bâtiment qui succéda au Casino Municipal des années 1990, les Palois apprécient le côté propre, les espaces intérieurs bien agencés auxquels donne accès un déambulatoire très fonctionnel. Ils sont sensibles à l'unité de la décoration qui partout décline ses motifs végétaux, sur les tapis, sur les parois de verre sérigraphiées, sur les garde-corps, reprenant en particulier à profusion, sur les panneaux de bois gravés du déambulatoire, des silhouettes de palmiers. Ces éléments du décor ne constituent pas le seul clin d'œil à l'histoire du bâtiment. L'appellation même de « Palais », qu'il reçut en 1999, à la suite d'un concours d'idées relayé par la presse quotidienne régionale, fait référence à celle de la construction d'origine, un siècle plus tôt, celle de *Palais d'hiver*. Malheureusement, à part les deux campaniles, rien ne subsiste de l'édifice emblématique d'une Belle époque que Pau vécut comme telle. Et les ingénieux jardins d'hiver, implantés à l'est et à l'ouest sur deux niveaux, ne restituent pas vraiment, au-delà du clin d'œil, l'esprit du bâtiment construit là un siècle plus tôt.

En cette année qui marque le centenaire de la mort d'Henri Faisans, le bâtisseur du Boulevard des Pyrénées, il n'est pas inutile de revenir sur ce qui fut cette autre construction emblématique de son long mandat.



Du premier coup d'œil, sur les photos prises avant 1928¹, on distingue immédiatement l'originalité du *Palais d'hiver* : une immense verrière de forme elliptique, constituée d'une coupole qu'entoure une couronne vitrée ; un hall de 1 800 mètres-carrés, enveloppé d'un promenoir couvert mais ouvert sur l'extérieur. Cette partie centrale, de fer et de verre, était encadrée par les deux campaniles néo-rococo. Si cet édifice spectaculaire put voir le jour, le mérite en revient à deux maires visionnaires : Aristide de Monpezat, qui sut ne pas laisser passer la chance

¹Les citations sont extraites de l'ouvrage de Vincent Lisita *Le siècle du Casino*, publié chez Marrimpouey.

d'acheter à la comtesse de Noailles la propriété Beaumont, assurant à la ville la maîtrise d'un terrain exceptionnellement bien situé ; Henri Faisans qui, avec la construction de l'édifice, sut couronner son grand œuvre, le Boulevard des Pyrénées, par un équipement qui le secondait dans l'offensive engagée par la municipalité pour permettre à Pau de faire face à la concurrence des villes de villégiature hivernale. Séduit par l'architecture du Jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne, il chargea son maître d'œuvre, Émile Bertrand, de réaliser quelque chose d'équivalent pour Pau. « *Au centre, un grand hall couvert, fer et verre (...) De grands palmiers comme à Paris, des bordures de feuillages décoratifs, tout autour un promenoir couvert (...); sur les côtés et donnant accès sur le hall, le cercle des étrangers(...), une salle de théâtre disposée comme celle de Monte-Carlo et pouvant en une heure être transformée en salle des fêtes, des salons de lecture (...), un café-restaurant et quelques salles pour les petits chevaux, un gymnase, un guignol (...); toutes les annexes ayant vue sur le hall central (...), et tout ensemble sur les Pyrénées. Le long de la façade sud (...) devant les montagnes, un promenoir couvert où l'on pourrait circuler à l'air libre, garanti par une simple toiture contre les intempéries* » : tel était le programme clair et ambitieux, défini en 1894 par un maire qui savait ce qu'il voulait ; et ce programme sera, pour l'essentiel, réalisé.

Le *Palais d'hiver* était étonnant par sa forme - une sorte de grosse soucoupe volante posée sur le rebord du plateau qui domine l'Ousse - que par son style d'un total éclectisme, qui juxtaposait des campaniles - « *deux pâtisseries 1900* » - à une architecture tout à fait moderne, « *transcription en verre et en fer des voûtes du gothique flamboyant anglais* », où de fines colonnes et d'ingénieuses arcades creuses permettaient aux eaux de pluie de s'évacuer, où un système de chauffage sophistiqué et l'électricité apportaient les dernières marques du progrès.

A l'intérieur du bâtiment, sous la haute verrière, une profusion de végétaux, qui, pour satisfaire au goût de l'époque, provenaient des quatre coins du monde ; au centre des cocotiers - qui bientôt atteindront le vitrage tant le climat qui règne à l'intérieur leur est favorable -, des palmiers nombreux, d'origines diverses, des Andes, du Brésil ou du Mexique, des girofliers des Moluques, des *abutillons* de l'Inde orientale, des *ficus elastica* - aux dimensions qu'ils atteignent sous les tropiques -, des *rohdea* de Mandchourie, une grande variété de fougères, dont des spécimens arborescents venant des forêts de Tasmanie... et, au milieu de ce feuillage, il faut imaginer les touches de couleurs vives des fleurs sélectionnées par l'architecte-paysagiste Henri Martinet, de façon à composer un contraste avec tout ce vert qui, la nuit venue, malgré l'éclairage électrique, aurait pu sembler exagérément sombre et inquiétant. Crainte un peu vaine d'ailleurs, car les lieux étaient très fréquentés le soir : par ceux qui sortaient du restaurant, du théâtre, du bal masqué, des spectacles lyriques, du concert ou du music-hall - tous les genres avaient ici leur place - ou encore qui venaient, dans ce cadre bucolique et apaisant, se remettre d'une bonne culotte prise aux jeux de hasard que proposait le casino. Dans le *Palmarium* même, où une petite scène avait été installée, se déroulaient conférences ou séances de cinéma ; les après-midi, des concerts avec chanteur ; le jeudi, jour des enfants, place au guignol et aux activités récréatives.

Mais les plus belles choses ont une fin. Et, après quelques dernières fêtes données pour lui dire adieu, au printemps 1928, « *on détruisit le Palais d'hiver, et d'un coup, ses bals masqués, ses longues nuits où l'amour et l'aventure se cachaient derrière les*

palmiers et les plantes vertes furent rejetés dans le passé le plus révolu » écrit, nostalgique, l'homme qui, aux côtés d'André Labarrère, inaugura le Palais nouveau.²

Il faut dire que l'élégante construction avait révélé, avec le temps, sa fragilité. Son entretien s'était avéré délicat, et les réparations, souvent exécutées de façon approximative, ne purent empêcher la dégradation de la verrière. A l'époque, l'association du fer et du verre en était à ses balbutiements ; et l'étanchéité laissa vite à désirer. La structure portante avait été conçue de manière telle que les eaux de pluie s'évacuent à l'intérieur des colonnes vers les égouts ; mais c'était loin d'être toujours le cas ! De même, la température et l'humidité ambiante ne pouvaient être régulées avec la précision que permet aujourd'hui la climatisation.

La destruction de l'édifice qui avait été l'une des fiertés d'Henri Faisans fut réalisé, ironie de l'histoire, sous le mandat d'Alfred De Lassence, son ancien associé politique et successeur. Le parti architectural retenu pour le nouveau bâtiment n'avait plus rien à voir avec l'ancien ; plus de structure de verre et d'acier mais du béton, et une façade sud simple reprise de ce que le maître d'œuvre, Georges Wybo, avait déjà dessinée pour un autre casino, celui de Deauville, en pastichant la cour d'honneur du Grand Trianon. Les délais imposés au maître d'œuvre étaient draconiens : le chantier devait être achevé avant les fêtes de fin d'année ; Wybo y parvint en neuf mois. C'est ainsi que, faute de temps pour les raser, les campaniles qui flanquaient l'ancien *Palais d'Hiver* échappèrent à la destruction !

Hélas, lorsqu'il s'est agi de restructurer le vieux casino, le lointain successeur de Faisans et De Lassence préféra rester fidèle à l'esprit du casino Wybo et à son style passe-partout plutôt que de renouer avec l'audace d'Émile Bertrand manquant l'occasion de réaliser sur ce site exceptionnel un geste architectural aussi marquant que le fut, en son temps, celui le *Palais d'hiver*. Les progrès accomplis depuis un siècle en matière de techniques constructives auraient permis de reprendre l'idée maîtresse qui animait cet ouvrage : mettre, par le jeu des volumes et des matériaux utilisés, le bâtiment en totale osmose avec l'extérieur, le jardin d'hiver avec le jardin d'été, le tout inscrit dans la perspective d'un exceptionnel panorama ; de recréer ce petit miracle du quotidien relevé par une héroïne du roman de Roger Grenier : « *On est là en décolleté, et à travers la verrière on contemple les Pyrénées couvertes de neige* ».

S'agissant de la contemplation des Pyrénées depuis l'actuel Palais, on nous permettra, en guise de conclusion, de formuler un espoir : que soient gommés les obstacles végétaux qui, au cours des années, se sont interposés entre nos regards jamais blasés et ce qu'ont de sublime des horizons pyrénéens toujours à reconquérir.

²Roger Grenier – *Le Palais d'hiver*.

Lecture de : Tableaux pluriels, de Laurent Fabius (Gallimard)

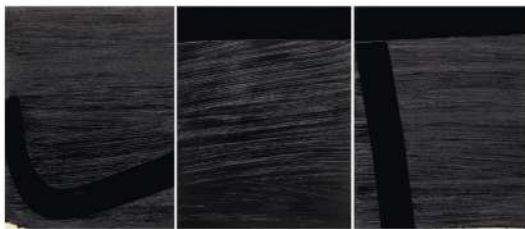
Marc Bélit

LAURENT FABIUS

Tableaux pluriels

Voyage parmi les polyptyques d'hier et d'aujourd'hui

ART ET ARTISTES GALLIMARD

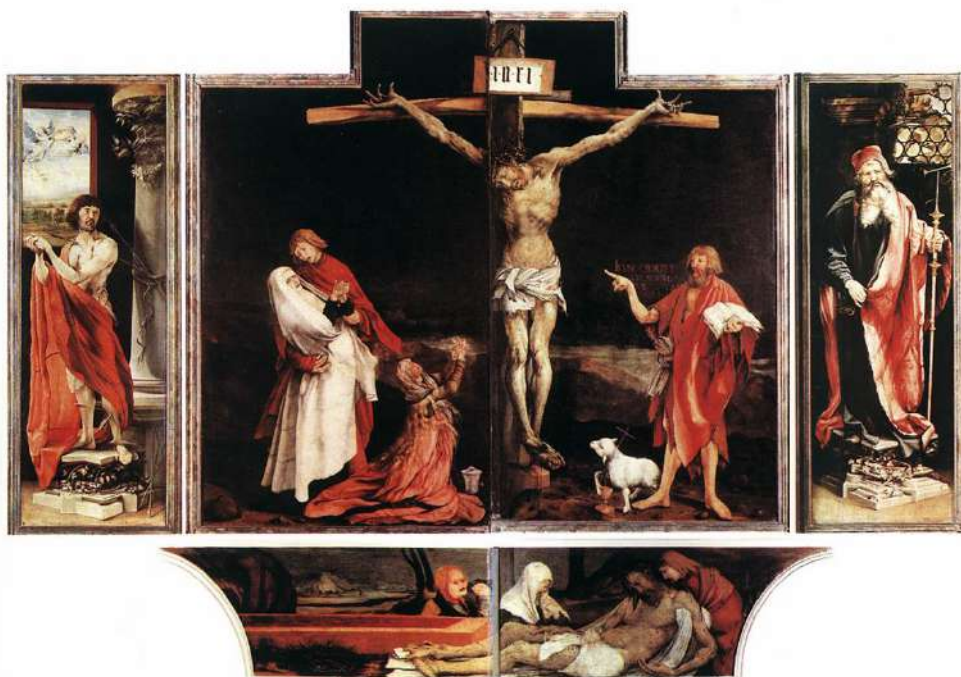


Mon attention a été attirée ces derniers jours sur un livre de Laurent Fabius consacré à la peinture : « Tableaux pluriels », une méditation sur la forme des polyptyques dans la peinture religieuse et dans l'art contemporain.

Je gardais le souvenir d'un bel ouvrage qu'il avait publié il y a une dizaine d'années sur le sujet de la peinture d'histoire sous le titre « regard sur des tableaux qui font la France ». Livre déjà remarquable par son approche non de l'histoire comme telle (il y a un musée à Versailles pour cela) mais en tentant de saisir comment s'est construit l'imaginaire de la France au-travers des représentations que les artistes en ont donné, soit dans de grands tableaux, soit dans de simples lavis ou pastels. La

recension d'œuvres de tous les temps a permis à son auteur de circonscrire avec talent la singularité française.

Une fois encore, Laurent Fabius nous surprend et nous instruit en revisitant la tradition des tableaux « pluriels » qu'on trouve d'abord dans les retables dont il commente l'un des plus célèbres récemment remis à la disposition des visiteurs à Issenheim après avoir été restauré, car le retable avant d'être une peinture, ou bien au moyen de la peinture elle-même, est d'abord un récit (religieux ici) qui raconte quelque chose de l'histoire sainte. Ce fut la grande affaire des artistes du XII^e siècle et du monde médiéval en général avec des génies comme Duccio ou Giotto ou encore van der Weyden, Mantegna ou Rubens, mais le retable de Matthias Grünewald est l'un des plus célèbres. L.Fabius ne se contente pas de l'évoquer, il le commente par courte description comme il le fera pour d'autres tableaux ce qui montre qu'il est non seulement cultivé et informé, mais a un « œil » exercé.



Le retable d'Issenheim

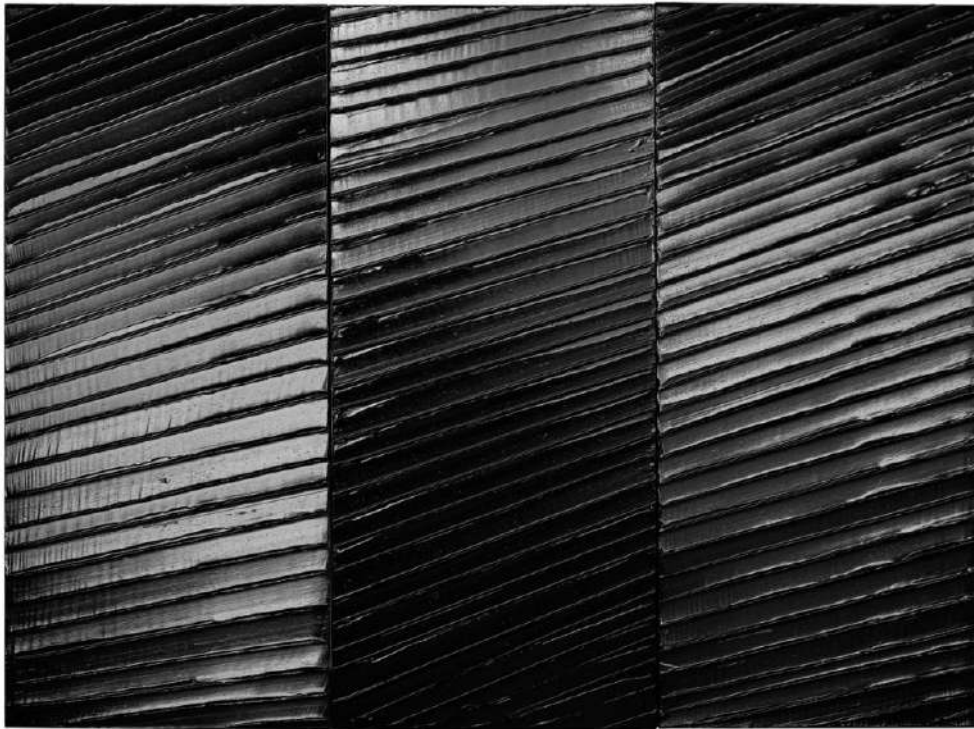
On passera sur l'histoire des triptyques et polyptyques avec la diminution du besoin religieux et leur réapparition dans les temps modernes et notamment avec la période des guerres puis avec l'abstraction où se marque aussi un retour du sacré voire un reste de religiosité. Car si Matisse et quelques autres ont eu recours au polyptique (la danse par ex) c'est surtout en Allemagne avec Otto Dix, Max Beckmann ou Emil Nolde que la peinture fait retour vers l'inspiration médiévale établissant ainsi un pont entre Matthias Grünewald et les peintres de la « Nouvelle objectivité ».

Toutefois, c'est avec l'abstraction que le mouvement reprend de plus belle et s'amplifie. Les Américains d'abord (Rauschenberg par exemple ou Jaspers Johns ou encore Jackson Pollock ou Mark Rothko y ont recours. (on notera une belle réflexion sur la chapelle Rothko à Houston à propos de laquelle Fabius note que : « le sacré présent partout n'est figuré nulle part »). Ce qui est profondément juste.

On suivra son voyage tout au long des œuvres de peintres du XX^e siècle qui se sont illustrés dans ce format pluriel : Francis Bacon le premier mais aussi le belge Tuymans (moins connu) Cy Twombly ou encore Anselm Kiefer (bien connu en France et choyé par l'institution) mais aussi Gérard Garouste dont une grande série était visible récemment à Paris.

Il montrera une attention particulière et bienvenue aux travaux de David Hockney, Joan Mitchell, Zao-Wou-Ki dont il fait une lecture savante dans le lien qu'il établit entre la peinture de paysage chinoise et l'abstraction contemporaine. Et enfin

Hartung ou Soulages dont il saisit parfaitement les enjeux plastiques et leur dimension métaphysique.



Triptyque, de Pierre Soulages

Le livre s'achève sur une réflexion plus technique à propos du visible, du langage plastique, de la notion de rythme, de cadre, de vide ou de plein, de position du corps tant du peintre que du spectateur, montrant par là qu'il n'est pas seulement un commentateur averti mais aussi un connaisseur des arcanes de l'art de peindre. (N'avoue-t-il pas qu'il s'est mis à la peinture depuis une dizaine d'années ! Rien de tel pour comprendre mieux encore l'enjeu de cet art immense et singulier).

Sa conclusion en forme de dissertation sur le singulier et le pluriel : « être singulièrement pluriel et pluriellement singulier », en ce qu'elle fait signe vers un œcuménisme de l'altérité, de la coexistence et de « l'être ensemble », convainc moins et même dessert le propos qui montra d'un bout à l'autre de ce travail comment l'art se tenait en retrait ou à côté de son assignation dans l'usage et l'idéologie, qu'elle fut religieuse ou laïque en ce qu'un grand retable ou un grand œuvre dépasse infiniment le sens apparent qui les situe. Mais quand on est aussi un homme politique, on ne se refait pas.

Disons cependant que ce livre est une belle surprise. On savait cet homme brillant (Michel Serres n'avait-il pas dit qu'il fut son meilleur étudiant), on savait qu'il fut un de nos plus jeunes Premiers ministres et on se dit : Quel bon ministre la culture il eut fait !

Télé-canapé ?

Marie-Luce Cazamayou



« Que fait la Reine tous les jours ? »

Question d'un journaliste pour un documentaire sur la Reine Elisabeth programmé peu avant son décès.

« Elle regarde beaucoup la télévision... »

Le ton plutôt désenchanté de la réponse, a dû faire descendre l'estime de la classe des gens « cultivés » ou qui prétendent l'être, pour cette femme qui régna pendant plus de 70 ans.

La télévision...

Il est de bon ton de mépriser ce média qui est entré dans nos vies à la fin des années 50, et je serai bien incapable d'écrire une étude sociologique de la télévision.

Au moment où il était mal vu de regarder la télévision, chez les jeunes gens très actifs que nous étions, j'écrivais un petit livre à contre-courant : Saint Antoine, faites qu'on ait la télé !

Je voulais sourire de nos « trente glorieuses », en amusant mes éventuels lecteurs. Le prétexte était le rêve d'une petite pré-ado pressée de quitter le monde du village, encadré par la pratique religieuse, et la valeur-travail. La télé semblait être la seule sortie qui permettrait de le quitter sans partir, une fenêtre ouverte !

Au moment où je commençais mon récit, je rentrais des années de coopération en Tunisie où les jeunes VSNA (appelés ayant préféré la coopération au service militaire) pratiquaient la flûte traversière, montaient un club théâtre qui me donna l'occasion de jouer du Brecht, et du Pablo Neruda, pratiquaient l'art du voyage aussi, puisque nous partions avec nos vieilles voitures. Sans « budget » et ravis de se laisser surprendre on visitait le sud, éblouis par l'irrigation des oasis, l'arrivée dans les villes légendaires du Mzab, Ghardaïa, Beni Isguen, fascinés par le sable qui courait, les jours de grand vent, devant la voiture dans le désert, enthousiasmés par les troupeaux de dromadaires en liberté, par les chèvres qui cherchaient en vain une brindille autour des maisons si blanches...

Quelle joie d'amener mes parents dans les ksars et les gorfas, de s'attabler à une gargote où le couscous complet valait 1,50F, un demi-couscous soixante-dix centimes, et un couscous sec, c'est-à-dire sans viande, encore moins. Quel bonheur

de parler avec les femmes qui venaient à notre rencontre avec leurs tissages, leurs poteries d'argile !

Qu'aurait pu nous offrir la télévision face à notre ivresse de découvrir des mondes si différents du nôtre ?

Et puis il y eut le retour dans nos villes. Nous avions plus le désir d'être des acteurs que des consommateurs de spectacles. Chorales, groupes de théâtre, projets de réunir peintres et musiciens, création d'associations multiples pour encadrer légalement nos activités, voilà ce qui occupait tous nos loisirs.

Pendant ce temps, la télévision multipliait aussi ses propositions, et parmi toutes, l'occasion de se cultiver. Comme au temps de l'adolescence bloquée par l'absence d'indépendance, bloqué cette fois par les petites infirmités que nous impose le temps, nous revoilà devant le poste. Ce n'est plus le même que celui que nous découvrons il y a 50 ans. Les « informations » se composent essentiellement de « micro-trottoirs » où n'importe qui dit ce qu'il faut penser de la retraite, de la guerre, de l'inflation sans que le problème soit vraiment creusé. Les chaînes si nombreuses sont obligées de se faire concurrence et d'aller chercher ce qui attire l'attention, ce qui peut faire « le buzz »... Le « vu à la télé » continue à fasciner les décideurs surtout dans notre province si éloignée des caméras.

Mais je suis surprise par une conséquence positive de notre attraction « télé-canapé » : les réalisateurs participent à l'évolution de nos mentalités : l'homosexualité d'Andréa Martel (Camille Cottin) dans 10% n'est qu'un élément accepté de ce personnage à l'ambition et l'énergie ravageuses. On pourrait multiplier les exemples. Peut-être que la télévision nous voit ? On est pourtant loin du temps où un vieux garçon de mon village s'habillait correctement et se coiffait avant d'ouvrir cette « fenêtre » car il était persuadé que la présentatrice, parfois Catherine Langeais elle-même, le voyait ! Il affirmait sans rire en béarnais et en français :

« Quem' seguibe ! » Elle me suivait (du regard). Et si c'était la métaphore d'une télévision visionnaire ?

À un moment donné

Jean Cazenave

« Une année de plus » se réjouit le petit garçon qui rêve de devenir grand et de rattraper le statut de son frère aîné. « Une année de moins » soupire le grand-père qui fait le décompte de celles qui lui restent à vivre. Mais quelles que soit les réactions qu'il suscite, le rouleau compresseur des jours, des nuits, des semaines, des mois et des années poursuit son travail de broyage inlassable. Il n'a que faire de nos émois et de nos commentaires qui souvent se contredisent et s'annulent. Le temps paraîtra bien trop long pour le condamné à la solitude mais, le même, se plaindra amèrement du rythme trop rapide des années qui s'accumulent. Le temps, lui, n'en a cure, il passe par-dessus tout...

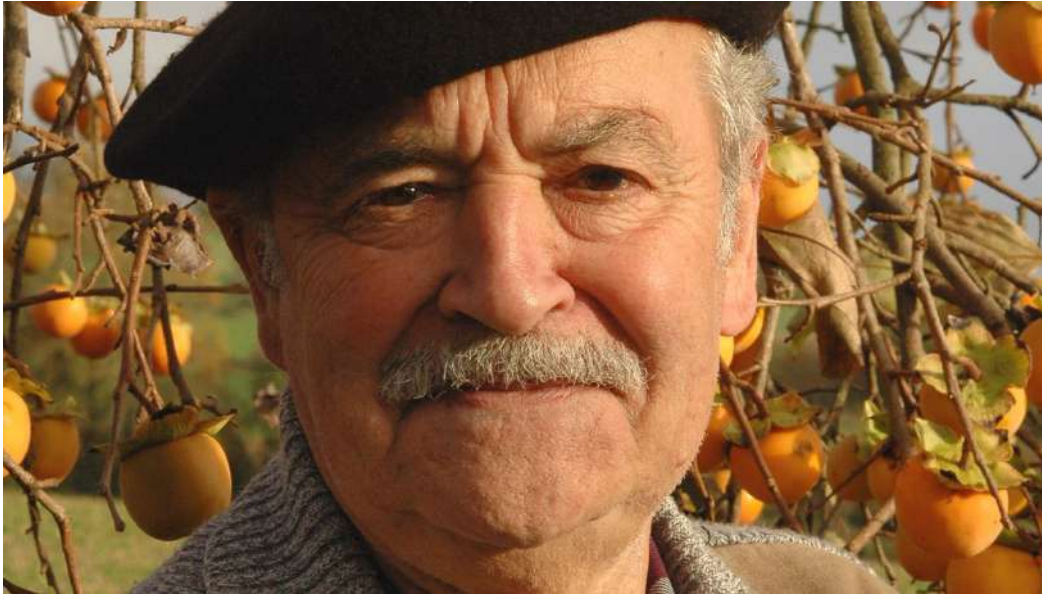
Il nous reste à le vivre mais comment ?

« Je n'ai pas le temps...Il faut prendre le temps de...Puis-je te voler quelques minutes... J'ai gagné deux heures...Vous perdez votre temps... » autant d'expressions quotidiennes qui dénotent d'un rapport au temps de l'ordre de la possession, de la maîtrise, du découpage parcimonieux. La culture numérique l'accélère toujours plus et pourtant, elle est, dit-on, chronophage ? Le temps est pensé comme un bien à défendre, à rentabiliser, à produire; le temps c'est de l'argent, répétitions-nous en apprenant l'Anglais. Nous savons aussi qu'il y a un « maître des horloges », qu'il réside au palais de l'Elysée et qu'il est chargé de « remettre les pendules à l'heure »! Et voilà Chronos devenu dieu de la République !

Bref, nous n'avons pas le choix. Ou bien nous entretenons l'illusion de maîtriser notre temps au risque de manquer les rendez-vous avec des imprévus prometteurs ou bien nous nous condamnons à courir éperdument après lui jusqu'à l'asphyxie fatale. Une expression banale pourrait nous ouvrir un passage pour sortir de ce dilemme : « **A un moment donné** ». Elle est souvent employée pour mettre en valeur la surprise d'un évènement : « à un moment donné le cheval se cabra et le cavalier tomba... ». Elle souligne également la dimension gratuite du temps : « donné ». Or l'imprévu ne peut se vivre qu'au présent et le temps, malgré tous nos efforts pour le programmer et l'anticiper reste un cadeau de chaque instant. Les sages grecs avaient inventé le « temps opportun » celui de la coïncidence entre l'action humaine et le vouloir divin dans un acte ajusté au moment donné. Au début d'une année nouvelle, à défaut de maîtriser notre temps, souhaitons-nous de répondre avec discernement à l'appel de l'instant présent et de savoir le partager en toute gratuité comme notre plus grand bien.

Nécrologie

L'ENTERREMENT D'ALEXIS ARETTE



Bien sûr il faisait froid, très froid même, avec une petite pluie, non pas de celles qui ne mouille pas et que l'on connaît à Pau, mais de celles qui tombe bien droite du ciel triste. Elle vous rappelle les chemins et les jours sombres. C'est « le morne Béarn des jours froids ». Momas se dessine au détour de la route, avec son petit château sur sa butte. On l'aperçoit en transparence à travers les branches des chênes qui l'entourent. Tout à côté, le clocher de son église. Sur le bas-côté de la route des voitures sont déjà garées dans la côte. Il faut donc marcher jusqu'à l'église. Petite et simple, même si l'on arrivait très tôt, elle était déjà pleine des amis d'Alexis, silencieux, affligés. Ils sont aussi rassemblés sous le porche qui déborde. Ils s'échelonnent sur le parvis, surtout les bérets rouges, pas les jeunes recrues de l'ETAP, souples et minces, mais les vieux durs à cuire, dans des tenues diverses mais fleurant bon l'escarmouche et l'embuscade. Décorations pendantes, souvenirs du djebel ou des colonies de notre empire, drapeaux, regards farouches. Seul, Alexis a acquis ses décorations dans les rizières il y a plus de 70 ans, les autres sont trop jeunes. Lorsque le convoi arrive, tandis que les trois coups de 3 heures sonnent au clocher, le cercueil est emporté par ces compagnons d'armes. Ils passent devant la haie d'honneur recueillie et imperturbable. La pluie tombe, « la pluie qui tombe nette/Comme du temps d'Homère/et du temps de Villon/Sur l'enfant et sa mère/Et le dos des moutons.../Une petite pluie/Qui mouille les drapeaux (Jules Supervielle). C'est l'enterrement du poète, académicien du Béarn, dont il était le doyen d'âge.

E.L.

OBSÈQUES DE MARC CABANE

Par une froide matinée d'hiver, neigeuse et grise, l'église Sainte-Marie de Jurançon était trop petite pour contenir tous ceux souhaitaient rendre un dernier hommage à Marc Cabane. Notre confrère Jean Casanave concélébrait l'office auquel une consistante cohorte d'académiciens assistait. Il y avait là des anciens de « Barthou » dont il avait été l'élève, d'innombrables parents et amis, témoins de son ancrage dans ce Pau d'autrefois où la tannerie familiale déployait son activité sur le Gave, rive gauche. On notait aussi la présence de nombreux élus ; ceux qui l'avaient côtoyé quand, après avoir exercé les fonctions de préfet dans le Jura, le Loir-et-Cher, l'Eure-et-Loir, il avait, rare privilège, été nommé dans son département d'origine ; ceux qui plus tard l'ont connu et apprécié comme adjoint au maire à Pau et conseiller départemental, puisqu'il avait choisi de continuer à se consacrer de cette manière à la chose publique. L'hommage rendu par les personnalités politiques de tous bords à leur collègue disparu fut unanime ; au bord des tombes, c'est souvent la loi du genre, mais pour Marc Cabane, il y eu dans leurs propos des accents qui ne trompent pas : Josy Poueyto évoqua « quelqu'un de pétillant » ; Jean-Jacques Lasserre, « sa bonne humeur » et « ses égards envers tous » ; Olivier Dartigolles, « son regard amusé » ; Frédéric Espagnac, « son œil malicieux » ; Laurence Farréng, « son humour tout britannique » ; enfin, last but not least, François Bayrou, un « béarnais par l'ironie ». C'est aussi ce que nous aimions chez lui, cette façon d'aborder la vie, cette distance souriante. Ainsi fût-il jusqu'au bout, acceptant de partager nos agapes à l'issue de la dernière assemblée générale de l'Académie de Béarn le 23 novembre dernier, avec cette humeur affable qui ne le quittait pas, malgré la maladie. C'est ce sourire que nous garderons en mémoire.

M.O.



*Déjeuner à l'issue de l'assemblée générale du 23/11/22
auquel assista Marc Cabane à droite en pull rouge (photo E. Gildard)*